été lu, on attend pour remplir cette formalité que le Sénat en ait fini avec la discussion du budget.

On estime que ce sera fait samedi.

La surenchère électorale a continué par une discussion véritablement odieuse sur l'amnistie.

Tous ces républicains, qui prétendent être ennemis des tribunaux politiques, qui ont réprouvé de toutes façons les actes de répression consommés par les régimes antérieurs, se sont vautrés cette semaine encore aux pieds de la Haute-Cour.

Un ami de Déroulède et de Marcel Habert, avait demandé l'amnistie pour les faits réprimés il y a deux ans.

Radicaux, socialistes, opportunistes, tous ont repoussés avec ensemble la proposition.

En revanche, c'est à qui viendrait se confondre en bassesses et en platitudes devant les malfaiteurs et les fauteurs de troubles et de révolutions.

Mais, en fin de compte, personne n'a pu se mettre d'accord. Après avoir adopté des amendements par lesquels l'amnistie était prononcée pour les faits de grèves et faits connexes, pour les délits et crimes militaires, la Chambre a repoussé l'ensemble de la loi.

L'Action Sociale
et la Franc-Maçonnerie

Le rôle joué par le protestantisme dans l'œuvre scolaire de la Maçonnerie, ne peut faire l'ombre d'un doute; il témoigne de la pensée conçue par les membres du Conseil supérieur de l'instruction publique de faire bénéficier la religion protestante des fruits recueillis par la laïcisation systématique et complète de l'enseignement.

Pour mieux atteindre la femme et l'enfant, de qui dépend « la réforme de la mentalité » des générations futures, le Conseil supérieur a prêté son concours le plus actif aux entreprises des Loges, et il a provoqué lui même l'instruction obligatoire. Il a voulu enlever « toute foi catholique » à la jeunesse, pour remplacer les vieilles croyances françaises par une réligiosité flottante, un spiritualisme indécis. Pour cela, il fallait s'attaquer à la religion de la majorité du pays, la calomnier, la bafouer, la traîner dans la boue, la persécuter.

Les protestants du Conseil supérieur se sont bien gardés de dire: « Nous voulons faire apostasier la nation, reprendre par l'enseignement le mouvement de réforme religieuse qui échoua au XVIme siècle, » C'eût été trop imprudent, et le Protestantisme n'est pas encore assez sûr du succès, pour se découvrir complètement. Il a préféré prendre le contrepied de son action des temps passés. Temporiser, attendre que l'œuvre maçonnique fut consommée et ait fait éclater son impuissance à tous les yeux: telle a été jusqu'ici la politique du Consistoire protestant et des délégués qu'il possède dans toutes les administrations de l'Etat, surtout dans l'Université.

Aux beaux temps de la Réforme, c'était au nom de la foi protestante que les disciples de Luther et de Calvin faisaient la guerre aux « papistes», et ils n'ont même pas reculé devant l'invasion étrangère pour imposer *manu militari* leur foi nouvelle au peuple français.

Aujourd'hui, le Protestantisme n'ose pas encore faire appel à l'intervention de l'Allemagne et de l'Angleterre dans nos querelles religieuses. A quoi bon, d'ailleurs, puisqu'il est tout puissant dans les cénacles universitaires. Le Conseil supérieur estime que, grâce à un enseignement donné dans des conditions particulières, « en transportant, comme l'a dit M. Pécaut, l'autorité du dehors en dedans, » en établissant la conscience comme le seul tribunal suprême devant lequel l'homme doit faire comparaître tous les dogmes, tous les livres saints, toutes les institutions, toutes les formes de la vie religieuse, il accomplira plus sûrement la révolution morale dont il a donné le signal, le lendemain même de la guerre franco-allemande.

Les concurrents séculaires du catholicisme laissent donc les sectaires des Loges agir librement et, à l'occasion, ils applaudissent des deux mains à leurs actes les plus odieux.

— Dieu n'existe pas, s'écrie-t-on dans les temples maçonniques! Les protestants qui, cependant, croient à l'existence de Dieu, ne protestent pas. Loin de là, certains d'entre eux joignent leurs blasphèmes à ceux des pires ennemis de l'ordre social.

C'est au nom de l'athéïsme et aux cris de. « A bas le catholicisme, à bas les prêtres, à bas les jésuites! » que protestants, juifs et francs-maçons, ont entrepris leur croisade laïque.

A l'instigation de la Maçonnerie, on a obligé les parents, sous peine d'être traînés devant les tribunaux, et parfois même en prison, à envoyer leurs enfants à l'école où le plus souvent on avait enlevé le Christ pour le jeter dans des tombereaux à ordures. Et les protestants du Conseil supérieur s'en sont réjouis...

Pour entraîner les parents à peupler l'école de leurs enfants, on a chanté sur tous les tons que c'était pour le progrès qu'il fallait que le peuple soit instruit; on est allé jusqu'à imprimer, à la honte de notre temps, que c'était l'instituteur allemand qui nous avait vaincu en 1870. Les pasteurs francs-maçons Steeg, Buisson et autres, n'ont pas été les derniers à répandre en France cette ineptie....

On a montré le clergé et les catholiques comme les ennemis de l'instruction populaire et du progrès; on les a traités de «réacs,» de rétrogrades, de partisans de « l'obscurantisme. » Les instigateurs de cette calomnie sont moins les francs-maçons que les protestants eux-mêmes qui, sous le manteau de l'athéïsme, cachent si mal leur but, et crient sus à l'église catholique pour la remplacer par l'église protestante.

Lorsqu'il y a une quinzaine d'années, on fonda à Paris la *Société des Ecoles libres laïques*, le F∴ Buisson, inspecteur général de l'enseignement primaire, prit une part très active à la création de ce genre d'écoles, dont le simple exposé de leurs réglements suffit à nous édifier. Ces écoles, sans avoir un caractère ouvertement communal, n'en étaient pas moins autorisées par la ville, patronnées par la municipalité maçonnique d'alors. Or, on y donnait congé aux petites filles le jour de l'exécution de Louis XVI, et la directrice avait ordre de leur adresser des instructions exaltantes sur tous les évènements similaires. De fondation, on ne laissait jamais passer l'anniversaire d'une guillotinade célèbre sans en faire une fête pour les élèves.

En histoire, en littérature, il était interdit de prononcer le mot de « Dieu; » on le remplaçait par le mot de « Nature, » et la «Trêve de Dieu,» dans cet enseignement extraordinaire donné par des institutrices souvent extraordinaires elles-mêmes, devenait la « Trêve de la Nature! »

Pierre l'Hermite partait pour la croisade en s'écriant : « La nature le veut! » et le petit poisson de La Fontaine ne devait plus compter sur « Dieu » pour lui « prêter la vie. »

Les sectaires des loges maçonniques se montraient inflexibles sur ce point, et les protestants se sont bien gardés de renier l'œuvre de leur coreligionnaire franc-maçon Buisson.

Quelques unes des personnes chargées de répandre cette instruction en ont gardé une stupeur qui dure encore. Leurs petites élèves ne s'occupaient que de politique, méprisaient leurs parents parce qu'ils travaillaient, et se rendaient « en monônes » aux portes des églises catholiques pour insulter les premières communiantes....

C'est donc bien moins l'instruction proprement dite que cherchent à répandre les protestants unis aux francs-maçons, que de conformer les cerveaux des jeunes enfants, des jeunes générations selon les vues de l'Etat laïque, dont le but définitif, avoué par Pécaud, le grand directeur des consciences protestantes, est de les amener peu à peu, doucement, sans violence, au protestantisme.

Pas de violences, pas de brutalités, pas de prison.

Tout se passe, comme l'a dit M. Ernest Renault, correctement, gentiment, hypocritement, légalement. On ne brusque pas les victimes, on laisse au temps le soin de compléter l'œuvre de destruction du catholicisme.

Le Protestantisme compte que lorsque la Franc-Maçonnerie aura enlevé, lambeau par lambeau, au peuple français, sa foi en la religion catholique, il ne restera plus rien de cette espérance qui a de si profondes racines dans le cœur de l'homme qu'il espère toujours, quand même, contre toute espérance. Alors, on demandera un autre *Credo* en échange de celui qu'on aura enlevé, et les protestants espèrent que le peuple se livrera d'autant plus facilement à eux, que leur religion est bon enfant, facile, accommodante et qu'elle se contente de peu. D'ailleurs, la foi catholique s'affaiblit chaque jour davantage en France; l'indifférence devient de plus en plus manifeste dans beaucoup de régions, le pouvoir a tellement habitué ce pays à l'irréligion, à la haine de l'Eglise et du prêtre, que le peuple professe à son égard une véritable horreur. Tout, plutôt que le curé.

La tâche ne paraît donc pas des plus laborieuses au protestantisme, pour « décatholiciser » la France, et il compte, non sans quelque apparence de raison, sur la Maçonnerie pour triompher en fin de compte.

« L'œuvre de réforme qui a échoué au XVIe siècle par voie ecclésiastique, il faut l'accomplir par voie scolaire. » Ces paroles de M. Pécaut jettent une lumière éclatante, sur l'histoire de ces vingt dernières années, Si les catholiques comprenaient la gravité de la situation, ils devraient les reproduire dans tous leurs manuels et les graver dans toutes les mémoires. Ce serait là un moyen de déjouer la duplicité de leur adversaires irréductibles du Protestantisme.

CHRONIQUE LOCALE
TOURCOING

Une réputation surfaite

A la suite de la petite *parlotte* que M. Dron à faite dernièrement à ses amis de la *Solidarité* de Tourcoing, nous avons démontré que la réputation d'administrateur attribuée au Maire et Député de notre ville, avait été exagérée à plaisir par sa clientèle électorale ordinaire, par la petite cour qui l'encense et le louange pour en tirer un profit personnel ; mais, en somme, il ne mérite à aucun titre les lauriers dont on cherche à le couvrir.

Arrivé à la Mairie de Tourcoing dans des conditions très favorables, M. Dron, en quelques années, en quelques mois même, a compromis une situation financière que son prédécesseur, M. Hazebroucq avait laissée très prospère.

Comme tous les hommes politiques du monde radical, l'honorable Maire de Tourcoing a voulu jeter de la poudre aux yeux des électeurs, *épater le bourgeois*, comme l'on dit, et il arrivé qu'il a mangé son blé en herbe. Aujourd'hui, la ville de Tourcoing menace d'être logée à la même enseigne que sa voisine de Roubaix, que la municipalité socialiste a plongée dans des embarras financiers presque inextricables.

Dans son allocution aux membres de la *Solidarité*, M. Dron a fait l'aveu pénible d'un déficit de 150 mille francs. Remarquons encore une fois, que ce Maire intelligent, cet administrateur si prévoyant au dire de ses amis, n'occupe ses fonctions que depuis trois ans à peine. Que serait-ce si les électeurs lui continuaient leur confiance pendant quelques années encore.

Tourcoing aurait alors un déficit qui approcherait très certainement celui laissé à Roubaix, par l'ancien conseil municipal de cette ville.

M. Dron a voulu attacher son nom à toutes sortes de créations nouvelles. Tel établissement atteint de vétusté, devait être démoli et reconstruit, et comme personne dans la municipalité et dans son entourage n'aurait osé enfeindre ses instructions ni ses ordres, comme personne n'aurait eu l'audace de contrecarrer les idées et les désirs d'un homme aussi puissant, M. Dron a pu bouleverser tout à son aise la ville de Tourcoing, gaspiller sans compter les réserves d'argent laissées par M. Hazebrouck, et le voilà amené à augmenter dans une sensible mesure les charges publiques.

Il n'ose pas encore recourir directement à l'impot, car le moment ne lui parait pas propice; mais, une fois les élections faites, on peut être certain qu'il devra contracter un emprunt et imposer des centimes additionnels pour payer ses folies.

Pour l'instant, comme les entrepreneurs sont pressés d'argent, et qu'il est obligé de faire face à de lourdes échéances, il a dû cependant chercher des ressources quelque part.

Ne pouvant contracter d'emprunt, puisque les Chambres vont se dissoudre, il a cru devoir prendre cette semaine un arrêté, par lequel le tarif général de l'octroi se trouve modifié dans les conditions suivantes :

Art. 7 A, Viande de bœuf, taureau, vache, génisse, veau, mouton, abattue en ville, sortant de l'abattoir ou venant du dehors, les cent kilos, 8 fr. 50.

Art. 7 B, Viande de porc abattue en ville, sortant de l'abattoir ou venant du dehors, les cent kilos 7 fr. 80.

Ainsi donc, M. Dron, ayant acculé la ville de Tourcoing à un déficit qu'il a avoué être de 150 mille francs, et qui *très certainement* dépasse de beaucoup ce chiffre, en est à augmenter par un simple arrêté municipal certains articles frappés par l'octroi.

Les bouchers s'inquiètent peu, en vérité de la taxe nouvelle, puisqu'ils sont déjà déterminés à augmenter leur viande.

Mais, que pensent les contribuables de cette aggravation de charges ?

M. Dron est il toujours l'administrateur modèle que la France entière enviait disait-on, à la ville de Tourcoing ?

Mais, l'éminent administrateur leur réserve d'autres surprises. Ce n'est pas avec les quelques sous prélevés sur la viande de boucherie qu'il pourra faire face aux dépenses inconsidérées, aux gaspillages, aux folies dans lesquels ils s'est engagé pour flatter certains milieux électoraux.

Aujourd'hui ce sont les viandes de boucherie, demain ce sera autre chose. La situation budgétaire de la ville de Tourcoing est si lamentable, que la municipalité a résolu, paraît-il, de diminuer dans une sensible mesure le nombre des agents de l'octroi chargés de surveiller l'entrée et la sortie des brasseries. Sur 42 agents, on n'en conserverait que 25, qui feraient le service en bicyclette, et les autres seraient renvoyés avec une pensoin de *180 fr. par an.*

Pourquoi 180 fr. de pension, à des fonctionnaires qui, pour la plupart n'ont pas plus de deux années l'exercice ?

M. Dron n'a pas voulu évidemment se créer d'ennemis dans ce milieu, en les renvoyant sans gratification.

Mais, une pensoin *ad vitam* de 180 fr. par an, c'est raide !

Nous reviendrons d'ici peu sur cette grave affaire. Pour le moment nous insistons sur la débâcle financière provoquée par M. Dron.

Il a voulu faire grand, il a voulu faire beau, et, en somme il a fait preuve, durant sa courte gestion d'une incapacité notoire, et nous defions bien ses amis d'expliquer sérieusement la cause du déficit accusé par M. Dron lui-même.

Comment se fait-il qu'ayant pris la Mairie de Tourcoing dans d'excellentes conditions, à la mort de M. Hazebroucq, il en soit réduit à augmenter les droits d'octroi et à diminuer le personnel des surveillants de brasserie ?

Une réponse à ces questions vaudrait mieux que tous les bafouillages que nos confrères radicaux ont l'habitude de nous servir.

La politique de M. Dron

Au réquisitoire que nous avons dressé contre les actes politiques de notre député, M. Dron, le journal *l'Avenir* n'a rien trouvé à répondre, ou plutôt, suivant sa louable habitude, il nous accuse de mener une campagne de mensonges et de calomnie. Cela ne nous surprend pas, car, ne trouvant rien à répondre à nos arguments, rigoureusement exacts, les salariés du journal Dronichon fuient la discussion et voudraient enterrer la question. Mais nous ne nous payons pas de cette monnaie, nous nous sommes assumés la tâche de produire au grand jour les faits et gestes de M. Dron, ce qui est notre droit strict et nous n'y faillirons pas.

Le silence du journal *l'Avenir* nous suffit pour le moment, car il nous prouve surabondamment que nous avons touché juste. Nous avons trouvé le défaut de la cuirasse de cette *hydre* qui s'appelle le Dronisme et à qui, depuis plus de dix ans, ce bon peuple de Tourcoing paie le tribut de ses hommages au grand détriment de ses intérêts. Mais comme nous avons entrepris une œuvre d'assainissement local, il ne nous déplait pas de retourner le fer dans la plaie et de demander au journal *l'Avenir*, en quoi nous avons faussé la vérité.

Nous avons pour nous le droit, la justice. Quant au mensonge, c'est une arme que nous ne connaissons pas et dont, par conséquent, nous ne nous servons pas. Nous laissons ces tristes moyens à des journaux qui sont payés par la juiverie cosmopolite et qui, pour quelques pièces d'or, se font insulteurs de femmes et promoteurs de scandales. Le journal *l'Avenir* fait-il partie de cette catégorie? Nous n'en avons pas la preuve, mais nous avons des raisons pour la croire, car sa conduite le laisse supposer. Qu'un homme notoirement connu comme réfractaire aux opinions du citoyen maire-député, soit accusé par un gredin quelconque d'un délit qui n'a jamais existé, aussitôt, le chroniqueur de *l'Avenir*, avec cet esprit lourd, presque tudesque que nous lui connaissons, fait une narration croustillante de faits imaginaires, englobant même dans l'affaire toute une catégorie de citoyens qui n'en peuvent mais.

Bien plus, quand la victime de cet odieux chantage est reconnue innocente et renvoyée des fins

---

FEUILLETON du *COURRIER DE TOURCOING*
15 DU DIMANCHE 23 MARS 1902

LE
SECRET DU BLESSÉ
RÉCIT MILITAIRE
PAR
Pierre SALES

V

LA CRISE SUPRÊME

Et, en effet, Firmin parut s'assoupir ; et, dans sa demi-somnolence, il croyait s'asseoir sous la tonnelle du cabaret où avait commencé leur griserie. Il bredouilla un refain à boire. Mais, soudain Césaire ayant relâché son étreinte, il sursauta, pousse de grands cris, eut l'air de se débattre, et gémissait :

— Mais qu'as-tu ? Qu'as-tu, Césaire ?... T'es fou ? Je ne t'ai rien fait... C'est pas de ma faute si tu n'a pas les galons... C'est les bureaux... Ah ! malheureux ! Ah ! qué coup !... Qué coup tu m'as donné ! Ah ! ma tête !... ma pauvre tête...

Que le capitaine Chenu arrivât en ce moment, et Césaire était perdu.

Le malade, maintenant, retombait sur son oreiller ; et plus rien n'existait, en son délire, que la douleur qu'il éprouvait au cerveau : il se croyait toujours au moment précis où son ami venait de le frapper. Il ne faisait plus que gémir.

— Ah ! ma pauvre tête !... Césaire, Césaire, qué coup que tu m'a donné !

C'était comme une mélopée, qui allait en s'affaiblissant mais ne cessait pas. Sœur Olympe se pencha sur lui, l'examina une minute, toucha son pouls, puis prit sa température, et une grande angoisse se peignit sur son visage.

— Il faut appeler quelqu'un, tout de même ? bégaya Césaire.

— Oui... oui... prononça la sœur toute tremblante ; je ne puis prendre sur moi de ne pas prévenir.

— Eh ben... faites, ma sœur ! dit héroïquement Césaire.

Mais Marceline mit la main sur le bras de sœur Olympe !

— Je vais chercher le Dr Derbois... Je vous promets, je suis certaine qu'il viendra !

Elle savait où le trouver : ou bien chez lui, ou bien, avec sa femme et ses enfants, dans le jardin du Champ-de-Mars.

Allez, dit sœur Olympe, mais bien vite alors ! Et prévenez-le que la température dépasse quarante-et un. Il comprendra.

— Oh, merci, ma sœur !

Et Marceline partit en courant ; mais dans le couloir, l'infirmier l'arrêta.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Rien... rien...

— Et où va-t-on, comme cela ?

— Sœur Olympe m'envoie chercher quelque chose pour mon frère.

Pour répondre simplement cela, elle avait dû faire un grand effort ; il ne fallait pas que l'infirmier, quelque bon garçon, soupçonnat ce qui se passait. Et elle eut le courage de sourire en lui disant au revoir et de sourire encore en passant devant le concierge.

Puis, elle courut comme une folle. Elle se souvenait d'un paysan de Bézu qui était mort ainsi en divaguant au milieu de la fièvre ; et elle se souvenait ainsi des suprêmes recommandations de Firmin : « Ce serait bien assez si je mourais..., sans faire encore d'autres malheureux ! » Et elle ne craignait pas de mettre le Dr Derbois dans la confidence de tout. N'était-il pas un ami ?

Au moment où elle arrivait avenue de La Bourdonnais, elle éprouva une secousse épouvantable ; elle dut s'appuyer contre une maison, respirant à peine. Elle avait aperçu le capitaine Chenu qui s'acheminait vers l'hôpital, la figure assombrie, les yeux mauvais, mangeant les deux côtés de sa moustache. Elle faillit retourner sur ses pas, aller aviser sœur Olympe, chercher le moyen d'écarter cet homme, leur plus mortel ennemi : mais elle réfléchit : à chacun sa part dans cette crise ; son devoir, à elle, était d'aller chercher le Dr Derbois. Sœur Olympe se chargerait bien de défendre la situation menacée. Et elle continua de courir vers la maison du chirurgien.

Sœur Olympe n'avait pas quitté la chambre du du malade ; mais, de temps, en temps, elle allait sur le seuil, pour surveiller le couloir. Elle avait ainsi aperçu l'infirmier et l'avait éloigné. Puis elle revenait au lit, consolait Césaire, dont le désespoir était navrant, essayait de calmer, en lui caressant le front, le blessé qui ne cessait plus de gémir, de bégayer sa phrase accusatrice. Puis elle retournait à la porte.

Et, soudain, elle eut l'impression que l'hôpital s'effondrait sur elle. La silhouette jaune, amaigrie, du capitaine Chenu venait de surgir au tournant du couloir. Après quelques secondes d'affolement, elle dit à Césaire :

— Parlez... Ne cessez pas de parler, comme si rien d'anormal ne se passait... Le capitaine...

— Ah ! mon Dieu !

— Allons, allons ! ne perdez pas la tête !

Et elle, sans hésite., marcha au-devant de l'ennemi ; mais jamais, même au milieu des batailles, elle n'avait été émue à ce point.

Comme elle approchait de l'Officier, celui-ci mit un doigt sur sa bouche.

— Chut ma sœur !

Elle parut être bien d'accord avec lui et dit, elle aussi :

— Chut, mon capitaine.

Puis, l'attirant d'un coup d'œil, elle passa dans un autre couloir. Et là, elle dit :

— J'ai bien pensé que vous ne vouliez pas qu'on connût votre présence ici ?

— Parbleu, ma sœur ! Ces gaillards-là sont évidemment aux aguets. Et il faut que je surprenne leur conversation.

— Ah !... Ce n'est pas pour interroger Dubreuil que vous venez ?

— Puisqu'il ne veut pas répondre !... Non... J'ai vu, ce matin, le Dr Derbois. A moins que la plaie ne se débarasse, d'elle-même, du corps étranger qui doit s'y trouver encore, il considère ce pauvre diable comme perdu... Un homme mort La chose devient extrêmement grave. Il est inadmissible... Dubreuil a eu la fièvre, hier, avec un peu de délire ; vous n'avez rien entendu de...suspect ?

Sœur Olympe répondit, en baissant les yeux :

— En ce moment, il est bien calme... et si faible !... c'est son ami qui bavarde... A peine si lui, dit un mot de temps en temps !

— N'importe, ma sœur ! il faut que vous m'aidiez ! Un exemple est indispensable... Ne peut-on de la porte ?... Ils doivent bien causer à cœur ouvert, quand vous n'êtes plus là !

— Attendez ! fit la religieuse, en se frappant le front. J'ai une idée !

Un éclair jaillit des yeux du capitaine. La chasse à l'homme rend spécialement cruel.

— Voici, mon capitaine ! La chambre voisine de celle de Dubreuil est libre. Toutes ces chambres communiquent entre elles par une petite ouverture que ferme un vasistas dans chaque pièce.

— Parfait !... Parfait, ma sœur !

— Je vous mène dans la chambre voisine ; vous ouvrez le vasistas qui est de votre côté ; et moi, j'entrouvre le vasista dans la chambre du blessé. Comme le tout est recouvert d'un rideau blanc, ils ne s'apercevront, ne se douteront de rien. Et, s'ils parlent, vous les entendrez forcément... Seulement, n'allez pas faire de tapage, ni monter sur une chaise ; et attendez que je vienne vous chercher.

Une minute plus tard, le capitaine Chenu, tout confiant, était installé au bas de la petite fenêtre, croyant déjà tenir son « terrible exemple ». Sœur Olympe avait regagné la chambre de Firmin. Elle eut bien l'air d'ouvrir de son côté ; mais, contre le rideau de calicot blanc, elle plaça un oreiller et une couverture qui bouchaient à peu près hermétiquement la petite fenêtre. Puis elle tomba à genoux.

— Seigneur, pardonnez-moi d'avoir menti ! Et protégez-nous jusqu'au bout !

Cependant Marceline, le cœur tout désordonné, gravissait les cinq étages du docteur Derbois, sur cette assurance du concierge :

— Oui, oui, il doit être chez lui, J'ai vu Madame sortir avec les enfants ; mais lui... Il ne sort jamais, cet homme-là !

Elle dut sonner plusieurs fois, des coups à démolir le timbre. Un pas extrêmement léger finit par glisser dans l'antichambre, et Marceline devina qu'on regardait par la serrure. Le docteur Derbois était seul et s'était justement promis une bonne journée de travail pour terminer un grand article du dictionnaire de médecine auquel il collaborait. Il lui faillait ces besognes supplémentaires pour élever ses enfants, et, bien certainement, s'il avait reconnu un visage importun, il n'aurait pas ouvert mais le visage éploré de la paysanne le toucha profondément.

— Que se passa-t-il donc ? demanda-t-il en ouvrant.

Elle joignit les mains et ne prononça d'abord que :

— Venez... ou nous sommes perdus !

Puis elle se domina et donna des détails, notamment celui de la température.

— Bigre ! fit le médecin ; je vous suis.

Il s'habilla à la hâte ; et ils descendirent, tout silencieux. Et ce ne fut qu'à mi-chemin, en un endroit bien désert, que Marceline osa communiquer au médecin, ce qui redoublait son inquiétude.

— Je ne sais pas ce qu'aura pu faire sœur Olympe ; mais j'ai vu le capitaine Chenu se diriger vers l'hôpital.

— Et Dubreuil dit des bêtises, je parie ?

Elle eut un geste désespéré et défaillit une seconde ; mais il la réconforta.

Si sœur Olympe est pour vous, rien n'est perdu.

(*A suivre*).

Reproduction autorisée pour tous les journaux ayant traité avec la Société des Gens de Lettres.